

FEUILLETON DU CANARD

LE CORRICOLO

XVII

LE COMBAT

Alc., la frégate française, vira de bord à son tour avec une légèreté et une grâce parfaites, et vint pour engager son beaupré dans les porte-haubane du mât d'artimon ; mais en passant devant son ennemie, elle la salua à bout portant de sa seconde bordée, qui prouvant en pleins bois, brisa la muraille du bâtiment et coucha sur le pont huit ou dix morts et une vingtaine de blessés.

Au même moment, on entendit le choc de deux bâtiments qui se heurtaient, et que les grappins attachaient l'un à l'autre de cette fatale étreinte que suit presque toujours l'annéantissement de l'un des deux.

Il y eut un moment de confusion horrible ; Français et Anglais étaient tellement mêlés et confondus, qu'on ne savait lesquels attaquaient, lesquels se défendaient. Trois fois les Français débordèrent sur la frégate anglaise comme un torrent qui se précipite, trois fois ils reculèrent comme une marée qui se retire. Enfin, à un quatrième effort, toute résistance parut cesser ; le capitaine avait disparu, blessé ou mort. Chacun se rendait à bord de la frégate anglaise ; le pavillon britannique protestait seul encore contre la défaite ; un matelot s'élança pour l'abaisser. En ce moment, le cri " *Au feu !* " retentit ; le capitaine anglais, une mèche à la main, avait été vu s'avancant vers la sainte-barbe.

Aussitôt Anglais et Français se précipitèrent pêle-mêle à bord de la frégate française pour fuir le vocan qui allait s'ouvrir sous leurs pieds et qui menaçait d'engloutir à la fois amis et ennemis. Des matelots, la hache à la main, s'élançèrent pour couper les chaînes des grappins et pour dégager le beaupré. Le capitaine emboucha son porte-voix et commanda la manœuvre à l'aide de laquelle il espérait s'éloigner de son ennemie, et la belle et intelligente frégate, comme si elle eût compris le danger qu'elle courait, fit un mouvement en arrière. Au même instant, un fracas pareil à celui de cent pièces de canon qui tonneraient à la fois se fit entendre ; le bâtiment anglais éclata comme une bombe, chassant au ciel les débris de ses

Ats, ses canons brisés et les membres dispersés de ses blessés de ses morts.

Puis un affreux silence succéda à cet effroyable bruit, un vaste foyer ardent demeura quelques secondes encore à la surface de la mer, s'enfonçant peu à peu et en faisant bouillonner l'eau qui l'étreignait, enfin il tourna trois fois sur lui-même et s'engloutit. Presque aussitôt une pluie d'agrès rompus, de membres sanglants, de débris enflammés retomba autour de la frégate française. Tout était fini, son ennemie avait cessé d'exister.

Il y eut un instant de trouble suprême pendant lequel personne ne fut sûr de sa propre existence, où les plus braves se regardèrent en frissonnant, et où l'on ne sut pas, tant la frégate française était proche de la frégate anglaise, si elle ne serait pas entraînée avec elle au fond de la mer ou lancée avec elle jusqu'au ciel.

Le capitaine reprit le premier son sang-froid ; il ordonna de conduire les prisonniers à fond de cale, de descendre les blessés dans l'entre-pont, et de jeter les morts à la mer.

Puis, ces trois ordres exécutés, il se tourna vers le vaisseau à trois ponts, qui, pendant la catastrophe que nous venons de raconter, avait gagné du chemin, et qui s'avancait chassant l'écume devant sa proue comme un cheval de course la poussière devant son poitrail.

Le capitaine fit réparer à l'instant même les avaries qui avaient atteint le corps du bâtiment, changea deux ou trois voiles déchirées par les boulets, remplaça les agrès coupés par des agrès neufs ; puis, comprenant que son salut dépendait de la rapidité de ses mouvements, il reprit chasse avec toute la vitesse dont son bâtiment était susceptible.

Mais, si rapidement qu'eussent été exécutées ces manœuvres, elles avaient pris un temps matériel que son antagoniste avait mis à profit, de sorte qu'au moment où la frégate s'inclinait sous le vent, reprenant sa course vers les Baléares, un point blanc apparut à l'avant du bâtiment de ligne, et pres que aussitôt, passant à travers la mâture, un boulet coupa deux ou trois cordages et troua la grande voile et a voile de foc.

—Mille tonnerres ! dit le capitaine ; les brigands ont du vingt-quatre !

Effectivement, deux pièces de ce calibre étaient placées à bord du vaisseau, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière, de sorte que, lorsque le

capitaine de la frégate se croyait encore hors de la portée habituelle, il se trouvait, à son grand désappointement, sous le feu de son ennemie.

—Toutes les voiles dehors ! cria le capitaine, tout, jusqu'aux bonnettes de cacatois ! Qu'on ne laisse pas un chiffon de toile grand comme un mouchoir de poche dans les armoires ! Allez !

Et aussitôt, trois ou quatre petites voiles s'élançèrent et coururent se ranger près des voiles plus grandes qu'elles étaient destinées à accompagner, et l'on sentit à un accroissement de vitesse que, si chétif que fût ce secours, il n'était cependant pas tout à fait inutile.

En ce moment, un second coup de canon retentit, qui passa comme le premier dans la mâture, mais sans autre résultat que de trouer une ou deux voiles.

On marcha ainsi pendant l'espace de dix minutes, à peu près ; pendant ces dix minutes, le capitaine français ne cessa point de tenir sa lunette braquée sur le vaisseau ennemi. Puis, après ces dix minutes d'examen, faisant rentrer les différents tubes de sa lunette les uns dans les autres d'un violent coup de la paume de la main :

—Enfoncés, décidément, messieurs les Anglais ! cria-t-il ; nous filons un demi-nœud de plus que vous !

—Ainsi, demanda le prince, qui n'avait pas quitté le pont, ainsi, demain matin, nous serons hors de vue ?

—Oh ! mon Dieu, oui, répondit le capitaine, si nous allons toujours de ce train-là.

—Et si quelque boulet maudit nous ne brise pas une de nos trois jambes, dit en riant le prince.

Comme il disait ces paroles, le bruit d'un troisième coup de canon retentit, et presque aussitôt on entendit un craquement terrible ; un boulet venait de briser le mât auquel était appuyé le prince, audessous de la grande hune.

En même temps, le mât s'inclina comme un arbre que le vent déracine ; puis, toute chargée de ses voiles, de ses agrès, de ses cordages, sa partie supérieure s'abattit sur le pont, ensevelissant le prince dessous un amas de voiles, mais cela avec tant de bonheur, que le prince n'eut pas même une égratignure.

Un juron à faire fendre le ciel accompagna cet événement comme le roulement du tonnerre accompagna la foudre. C'était le capitaine qui envisageait d'un coup d'œil sa position. Or, cette position était tranchée : maintenant,

un combat était inévitable, et le résultat de ce combat avec un navire inférieure, des hommes déjà lassés d'une première lutte, et un équipage de moitié moins fort que l'équipage ennemi, ne présentait pas un instant la moindre chance favorable.

Le capitaine ne se prépara pas moins à cette lutte désespérée avec le courage calme et persévérant que chacun lui connaissait : le branle-bas de combat retentit de nouveau, et la moitié des matelots courut de-rechef aux armes, qu'on n'avait fait, au reste, que déposer provisoirement sur le pont, tandis que l'autre moitié, s'élançant dans la mâture, se mit à couper à grands coups de hache cordages et agrès ; puis on souleva le mât brisé, et agrès, mâts, voiles, cordages, tout fut jeté à la mer.

Ce fut alors seulement qu'on s'aperçut que le prince était sain et sauf. Le capitaine l'avait cru exterminé.

Cependant si court que fût le temps écoulé depuis la catastrophe, les progrès du vaisseau étaient déjà visibles : continuer la chasse était donc fuir inutilement ; or fuir est une lâcheté, quand la fuite l'offre pas une chance de salut. C'est ainsi du moins que pensait le capitaine. Aussi ordonna-t-il aussitôt qu'on dépouillât le bâtiment de toutes les voiles qui ne seraient pas absolument nécessaires à la manœuvre, et qu'on attendit le vaisseau.

Mais, comme il pensa que dans situation critique une allocution à ses matelots ferait bien, il monta sur l'escalier du gaillard derrière, et, s'adressant à son équipage :

—Mes amis, dit-il, nous sommes tous flambés depuis A jusqu'à Z. Il ne nous reste maintenant qu'à mourir le mieux que nous pourrons. Souvenez vous du *Vengeur*, et vive la République !

L'équipage répéta d'une seule voix le cri " *Vive la République !* " puis chacun courut à son poste aussi léger et aussi dispos que s'il venait d'être convoqué pour une distribution de grog.

Quand au capitaine, il se mit à siffler la *Marseillaise*.

Le vaisseau s'avancait toujours, et, à chaque pas qu'il faisait, ses messagers de mort devenaient de plus en plus fréquents et de plus en plus funestes ; enfin il se trouva à portée ordinaire, et, tournant son flanc armé d'une triple rangée de canons, il se couvrit d'un épais nuage de fumée du milieu duquel s'éleva une grêle de boulets qui vint s'abattre sur le pont de la frégate.